

La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de
la montagne et de l'alpinisme

n°14-15 - septembre - décembre 2005

Numéro double

EDITORIAL

Des mots pour le dire

Comme l'a bien analysé Olivier Aubel dans une thèse consacrée au développement de l'escalade dite libre, l'évolution d'un certain nombre de pratiques sportives traditionnelles et l'importation de sports nouveaux dans les années 1970, se sont traduits, en montagne, par une remarquable diversification des pratiques et des disciplines issues de l'alpinisme.

Il est intéressant de remarquer que le vocabulaire des pratiquants n'a pas suivi cette diversification. Il oblige aujourd'hui les auteurs d'articles ou les rédacteurs de textes officiels à des contorsions linguistiques pour arriver à parler clairement d'activités maintenant techniquement bien différenciées. Le même mot «escalade» est utilisé par les uns et les autres pour parler de réalités bien distinctes. Le mot «sportive» qualifie à la fois l'escalade avec compétition et les pratiques de la montagne par opposition aux activités économiques. Les mots « libre », « liberté », « autonomie » n'ont pas le même sens pour tout le monde.

Peut-être serait-il temps d'imaginer des termes permettant de différencier clairement les pratiques. Mais surtout, il importe d'abord de se demander pourquoi ce problème existe. Les coureurs à pied ou les marins n'ont pas décidé un jour de trouver des mots différents pour désigner leurs différentes disciplines. Le vocabulaire s'est imposé de lui-même. Pourquoi la chose ne s'est-elle pas faite en montagne ? Et surtout, la confusion linguistique depuis longtemps entretenue par les grimpeurs et les alpinistes est-elle bénéfique ou dangereuse ?

Bernard Amy

Sommaire :

- Editorial : p. 1
- L'importance du vocabulaire :
p 2 à p 9
- Faut-il clarifier le
vocabulaire ? p 10

Les précédents numéros
de la Lettre de l'OPMA
sont accessibles à l'adresse

<http://perso.wanadoo.fr/cafgo/index.html>

L'importance du vocabulaire¹

Plus se diversifient les pratiques de la montagne² plus le flou du vocabulaire employé dans les discussions fait hésiter et brouille la compréhension des échanges. Le même mot est appliqué à des pratiques différentes ou à des activités semblables effectuées sur des terrains différents³. Tout se passe comme si l'utilisation d'un vocabulaire approximatif masquait le morcellement croissant de notre rapport à la montagne. Cette constatation, assez banale, impose des clarifications pour éviter les dialogues de sourds.

Il n'est pas certain que l'on puisse toujours utiliser une terminologie

spécifique pour chaque pratique, ni décrire la diversité des activités ou des terrains en les différenciant par le vocabulaire. Mais il importe de chercher à mieux nous comprendre et d'avoir plus nettement conscience de ce que la définition du dictionnaire ou l'usage le plus courant d'un mot sont souvent trompeurs parce que « le mot n'est pas la chose » de même que la carte n'est pas le territoire. Nous parlons toujours des choses en leur absence et à travers des représentations souvent différentes pour les interlocuteurs.

Ce que nous observons, il faut des mots pour le dire et si possible... être compris ! Que disent les principaux mots de l'alpinisme ?

* * * *

Ces questions de vocabulaire ne sont pas anodines. Depuis longtemps elles jouent un rôle non négligeable dans l'alpinisme. Cette activité a toujours suscité des débats « éthiques », ce qui veut dire que les alpinistes se sont toujours disputés (euphémisme) sur les moyens techniques légitimes à utiliser pour gravir les montagnes. De la plainte de Ruskin (« Vous avez fait des champs de course des cathédrales de la terre ») après l'abandon du baromètre et la transformation des Alpes en « terrain de jeu de l'Europe », aux règlements des trophées modernes du Piolet d'Or ou du Cristal FFME, en passant par le débat sur l'artif ou le mea-culpa de Leprince-Ringuet pour son spit dans la Pentecôte, les exemples ne manquent pas. Mais le débat sur les moyens passe toujours par un débat sur les mots. Et pas sur n'importe quels mots, sur ceux qui permettent de décrire les moyens des performances et donc de définir la fameuse éthique largement datée historiquement et toujours en pleine évolution.

L'importance des mots est au cœur de l'histoire de nos institutions. Les responsables de l'ancienne FFM, et en particulier Lucien Devies, ont toujours souligné que la philosophie et la politique de leur fédération tenaient dans le choix d'un mot : la FFM était la seule fédération sportive dont le nom se référait non à l'activité mais au milieu de pratique. C'est parce qu'elle était la fédération de la montagne et non de l'alpinisme, que la FFM a pu intervenir dans des problèmes où l'alpinisme avait peu de place. Quand une telle fédération a fusionné avec une fédération dont le nom était fondé sur l'activité, la FFE, le choix du nom de la nouvelle fédération portait en lui-même les

1 Cette lettre a été composée à partir des discussions menées au cours des réunions de travail de l'observatoire et des contributions écrites de B. Amy, P. Keller, G. Rotillon, B. Vartanian. Merci à Marco Troussier de la FFME, à Jean-Paul Bouquier de l'Association pour la Sainte Victoire et à Erik Décamp, guide de haute montagne, pour leur participation à ce débat.

2 La diversification très générale des pratiques sportives et les problèmes de liberté de pratique sont abordés dans plusieurs articles du hors série « *La ferveur sportive* » publié par le Nouvel-Observateur en octobre-novembre 2005.

3 Les ambiguïtés linguistiques apparaissent clairement dans des textes comme les « *Normes d'équipement pour l'escalade* » diffusées par la FFME ou les projets de texte réglementaire pour l'escalade à la montagne Sainte-Victoire parus dans le bulletin de l'Association pour la Sainte Victoire.

germes des problèmes à venir. Il aurait fallu soit garder la référence au milieu et choisir « FF de la montagne et des sites d'escalade », soit choisir « FF de l'alpinisme et de l'escalade ». Le nom FFME contient sa propre contradiction : le M rappelle la volonté de la FFM de rassembler toutes les pratiques, techniques, sportives et économiques, dans une seule institution ; le E met l'accent sur une des pratiques et ne pouvait que pousser vers une tendance, celle d'imposer à toutes les pratiques le moule d'une seule.

En fait l'enjeu des disputes entre alpinistes a toujours été d'abord de définir qui a le droit à la parole légitime, qui a le pouvoir de définir les bonnes règles et de dire ce qu'est l'alpinisme.

Alpinisme

Le mot renvoie évidemment à une activité, celle consistant à gravir des montagnes, et pas à une technique. Cette activité est « une invention de la bourgeoisie » (Paul Veyne⁴). Pour que dans une société humaine l'alpinisme devienne un fait notable et non occasionnel, il fallait qu'à un même moment un nombre assez important d'hommes ait le désir d'escalader des montagnes, ait du temps libre pour le faire, et puisse accéder facilement aux régions montagneuses. Ces conditions n'ont pas été réunies avant le XIX^e siècle. »⁵

Pluridisciplinaire par nécessité technique, l'alpinisme a très tôt donné lieu à des spécialisations disciplinaires. Mais s'il s'en est toujours trouvé pour préférer ne s'adonner qu'à une seule technique, ils l'ont presque toujours fait en tant qu'alpinistes spécialistes de tel ou tel domaine.

Ce qui est nouveau depuis une vingtaine d'années, c'est l'autonomisation de l'escalade en tant que pratique propre, c'est-à-dire sans que ceux qui la pratiquent, ne souhaitent, dans leur grande majorité, gravir des montagnes⁶. C'est ce développement massif, à une échelle inconnue jusque-là en alpinisme, de ces nouveaux pratiquants, et leurs liens encore existants avec l'ancienne activité de l'alpinisme à cause de la technique et d'une partie du matériel, qui pose des problèmes de frontière, des enjeux de pouvoir, des crises de légitimité.

Certains grimpeurs considèrent que cette évolution n'a pu avoir lieu que grâce à l'invention d'un nouveau terrain de jeu. C'est la tige de 12 qui a permis l'escalade actuelle coupée de l'alpinisme et fondée sur des règles précises elles-mêmes possibles grâce à un complet aménagement du terrain de pratique⁷. Tant que l'on n'aura pas admis qu'il y a une solution de continuité entre

4 Paul Veyne, *L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie*, L'Histoire, n°11, 1979.

5 *L'alpinisme ?...Laisse béton !* Louis Louvel, Gilles Rotillon, Ed. du Scarabée, 1995.

6 Pour l'histoire de l'escalade en France, outre la thèse de Olivier Hoibian « *Au-delà de la verticale. L'alpinisme, sport des élites ou sport pour tous. Contribution à une sociogenèse du champ des activités physiques et sportives* », (Université de Paris-Sud, 1997), voir l'ouvrage de Olivier Aubel « *L'escalade libre en France, sociologie d'une prophétie sportive* » (L'Harmattan, 2005).

7 C'est en particulier l'avis de Gilles Rotillon : « Cette position qui est la mienne n'est pas anecdotique. Je l'ai défendue et illustrée dans de nombreux textes, dont ceux publiés dans les actes de deux colloques, un tenu à Nanterre (Alpinisme et escalade: rupture ou continuité? in Deux siècles d'alpinismes européens, O. Hoibian, J. Defrance eds, Ed. L'Harmattan 2002) et l'autre à Genève (L'alpinisme et l'escalade dans l'économie des loisirs, in Sports extrêmes, sportifs de l'extrême, M. Baddeley Ed. Georg 2002). Je le reformule autrement: si ce n'est pas la création des falaises modernes équipées à la tige de 12 qui explique le développement spectaculaire de l'escalade depuis 1980, c'est quoi ? Contre-épreuve: partout où il y a eu déséquipement (Lourmarin par exemple) ou vieillissement de l'équipement qui n'a pas été refait (voies équipées en spit de 8), on a assisté à une chute spectaculaire de la fréquentation.

Alpinisme (suite)

alpinisme et escalade (comme pratiques), on risque de continuer à condamner l'une au nom de l'autre. Il existe évidemment des pratiquants qui font les deux, mais ça ne suffit pas à dire qu'elles sont de même nature. La grande majorité des grimpeurs ne fait pas d'alpinisme ! Parce que ce n'est pas la même chose⁸.

L'alpinisme tient peut-être en deux citations :

« Quand nous prîmes la décision de poursuivre vers le sommet alors que le gros temps allait s'abattre, je savais, en dépit des propos rassurants que nous nous tenions à l'égard de notre forme physique, que le moment viendrait où il faudrait nous engager dans un combat dont l'unique enjeu serait notre vie. Serions-nous les plus forts ? » René Desmaison, *Les forces de la montagne*.

« Voilà ce qui permet de comprendre ce qu'est l'alpinisme. (...) C'est de la confrontation avec la mort que naît en nous, êtres humains, le sentiment d'être. » Reinhold Messner, *Ma vie sur le fil*.

Escalade

Pour mieux comprendre cette évolution et cette différenciation, il faut se reporter à l'histoire de l'utilisation du mot escalade.

Le mot porte en lui-même l'ambiguïté qui pose problème aujourd'hui : venu du mot italien « scalata », échelle, il désignait « un assaut à l'aide d'échelle ». Chaque année les Genevois fêtent l'Escalade, l'entreprise tentée contre leur ville par les gens du duc de Savoie dans la nuit du 21 au 22 décembre 1602, et qui fut repoussée par la population.

De « assaut à l'aide d'échelles », il est passé à « action de grimper sur, à ... », puis à « ascension d'une montagne, d'une

paroi », et enfin à « discipline de l'alpinisme qui consiste à gravir des parois abruptes ».

Ces différentes définitions montrent qu'il désigne à la fois une technique, un moyen (« s'initier à l'escalade ») et une action, une discipline (« l'escalade du Mont Aiguille »). Comme la technique et l'activité qui l'utilise changent d'une part avec le milieu sur lequel évolue l'escaladeur, d'autre part avec les règles et les moyens techniques qu'il se donne, et comme il n'existe qu'un seul mot, il a fallu introduire des adjectifs pour qualifier les différents types d'escalade. Et ceci dès les débuts de l'alpinisme.

Selon le milieu, on parle d'*escalade rocheuse*, d'*escalade glaciaire* ou d'*escalade mixte*. Selon les moyens techniques et les règles que l'on se donne, on distingue :

* *l'escalade libre* (au sens premier : escalade « à la Preuss ») où l'on ne s'autorise que les prises naturelles et, comme moyens techniques, les chaussures à semelles adhésives et éventuellement les poudres adhésives, ceci à l'exclusion de tout autre artifice technique.

* *l'escalade artificielle*, où l'on s'autorise l'usage des pitons et autres points d'ancrage comme prises.

Toute l'histoire de l'alpinisme et de l'escalade est traversée par le débat sur les différentes formes de l'escalade. Et comme le mot le plus utilisé n'a jamais été que le seul mot *escalade*, le débat technique s'est toujours reporté sur le sens à donner aux différents adjectifs qualificatifs.

Dès les débuts, l'idée est apparue que la forme la plus pure de l'escalade est l'escalade « à la Preuss », celle qui consiste à se placer au pied d'une montagne ou d'une paroi et à la gravir d'une part en toute autonomie, d'autre part sans d'autre moyen technique que les chaussures. Une telle conception de l'escalade conduit même à considérer que l'usage de la corde altère la pratique, et que seule doit être pratiquée l'escalade

8 Pour le débat alpinisme-escalade voir aussi l'article de Gilles Rotillon dans le *Bulletin du Syndicat National des Guides*, n° 57, juin 2004, et le livre de P. Keller, *La montagne oubliée*, aux éditions Guérin.

9 Sur l'opposition entre les deux conceptions du sport, voir en particulier Isabelle Queval « *S'accomplir ou se dépasser, essai sur le sport contemporain* », Gallimard, 2004. Sa thèse est reprise dans *Le sport de haut niveau, un culte de la démesure* du même auteur dans le hors-série du NO cité plus haut.

en solitaire telle que la pratiquait Paul Preuss.

L'apparition des pitons puis des mousquetons a donné lieu à de très vifs débats chez les alpinistes. Mais très vite un consensus est apparu sur l'utilisation des adjectifs *libre* et *artificiel*, au moins pour l'escalade rocheuse. *Libre* a été accepté pour désigner l'escalade avec assurance mais sans utilisation des pitons comme prises, *artificielle* a été utilisé dans les cas où les pitons servent de prises, en plus de leur utilisation comme points d'assurance. La façon dont les pitons sont utilisés comme prises dans l'escalade artificielle peut varier. L'argot des grimpeurs a différencié *l'artif* où l'on utilise des étriers pour les pieds, et le *tire-clous* où les pitons ne servent que de prises de main.

Bien entendu, comme tous les locuteurs de toutes les langues, les alpinistes sont allés au plus court. L'association du mot «escalade» et de l'un des adjectifs qui le qualifient constitue une expression trop longue pour être facilement utilisée dans les discussions courantes. Les alpinistes ont toujours largement usé du simple mot *escalade* en laissant au contexte le soin de faire comprendre de quoi ils parlaient. Néanmoins il leur a fallu parfois revenir à des termes non équivoques. Régulièrement des tentatives ont été faites pour échapper aux ambiguïtés du vocabulaire. On peut citer :

* L'invention du mot *varappe* par les grimpeurs Genevois à partir du nom d'une falaise du mont Salève, ceci pour désigner l'escalade rocheuse pure, que cette dernière se passe en montagne ou sur les rochers des zones de basse altitude.

* L'escalade *en jaune*, et le verbe *jaunir*, inventé par les grimpeurs belges dans les Ardennes pour parler des passages sans utilisation des pitons.

* Les grimpeurs de la forêt de Fontainebleau ont très tôt contourné le problème : pour différencier leur pratique, ils ont inventé une échelle de cotation des difficultés qui leur était propre.

L'utilisation du mot *grimpe* et du verbe *grimper*, à partir du substantif grimpeur plus commode que *escaladeur* : un

grimpeur est quelqu'un qui fait de l'escalade. Étymologiquement, grimper se réfère surtout à l'utilisation des mains : il est une altération de gripper, « attraper, saisir lestement et avidement », qui vient du francique « gripan », saisir (voir le verbe agripper).

* À la naissance de l'escalade, un temps dite *moderne*, les grimpeurs ont eu le sentiment de voir apparaître une forme nouvelle d'escalade ni complètement libre (elle supprime tout ce qui constitue l'autonomie technique et exploratoire du grimpeur, et nécessite un lourd travail d'équipement supérieur à celui des voies d'artificielle) ni complètement artificielle (la pureté de sa gestuelle est celle du libre). Quelques propositions sont apparues pour différencier cette nouvelle pratique des anciennes.

* Le mot *grimpe* se retrouve dans le titre du magazine Grimper.

* Compte tenu des transformations du terrain et des mentalités que nécessite cette forme d'escalade, on a proposé l'expression « *escalade de synthèse ou synthétique* » (Il est remarquable que ce terme a été proposé avant le développement rapide des structures artificielles du type SAE sur lesquelles la seule chose qui reste naturelle est le geste du grimpeur).

* Plus récemment sont apparus les termes « *escalade sportive* » et « *escalade d'aventure* » raccourci de l'expression escalade sur terrain d'aventure. Ce sont aujourd'hui les deux termes les plus utilisés dans les documents diffusés par les différentes institutions de la montagne et du sport en France.

* Il faut noter aussi l'expression « *escalade aseptisée* » souvent utilisée avec une nuance péjorative.

Ces tentatives de clarification sémantique paraissent avoir été toutes des tentatives spontanées sans véritable réflexion sur les raisons des problèmes posés par le vocabulaire. À un moment donné, on s'est mis à parler de *varappe*, de *grimpe*, de *terrain d'aventure*. Les termes ont presque émergé du milieu, comme si ce milieu avait vaguement conscience qu'en certaines circonstances il fallait pouvoir clarifier les choses et savoir précisément de quoi l'on parlait.

L'escalade sportive

Le choix de l'adjectif *sportive* dans l'expression « escalade sportive », ne pouvait qu'entrer en conflit avec l'utilisation de cet adjectif dans le terme « pratiques sportives en montagne », lesquelles pratiques incluent par exemple la randonnée pédestre. Dans le premier cas, « sportive » se rapporte au fait que l'activité est soumise à des règles et donne lieu à des compétitions, dans l'autre cas l'adjectif souligne simplement le fait que l'activité est une activité physique ludique.

En fait derrière cette ambivalence du mot se cache un débat vieux de quatre millénaires, le débat sur la conception du sport⁹. Depuis le développement du sport dans la Grèce antique, il y a toujours eu d'un côté le sport gymnastique, de l'autre côté le sport compétition ; d'un côté le sport comme recherche de la santé et de l'équilibre (« la limite est perfection », Platon), de l'autre côté le sport pour le dépassement de soi, le dépassement de la limite, le progrès, et la domination de la nature par la raison. D'un côté une culture de la mesure, de l'autre une culture de l'exploit. Derrière ces concepts d'équilibre et de démesure, se profilent les deux cultures antagonistes de l'adaptation des pratiques à la nature et de l'adaptation de la nature aux pratiques.

La langue anglaise n'a qu'un seul mot (qui vient de *disport*, 1828) pour désigner ce qu'en France on désigne par deux mots, jeu et sport. Prenons deux catégories extrêmes d'activités où l'on fait des pieds et des mains pour arriver au sommet : l'escalade sur bloc artificiel et l'alpinisme. Ce sont bien des activités physiques. Sont-ce des sports ?

L'escalade sur bloc artificiel a au prime abord un aspect ludique, où on n'engage en rien sa personne ni ses finances ; on peut y cultiver son corps, objet de bien des

attentions (comme en gymnastique, en athlétisme ou jogging, fitness) ; la performance est liée à la qualité du geste, la précision ; l'efficacité est liée à l'esthétique (comme en patinage artistique ou danse rythmique) ; l'apprentissage est court, voire inexistant, et le plaisir immédiat ; on la pratique à l'abri, en groupe et c'est spectaculaire. Les médias spécialisés ont pour habitude de qualifier l'escalade sur bloc de sportive et ceci à bon escient car cette pratique de masse est entrée dans le monde de la compétition et on fait tout pour qu'elle soit une épreuve olympique. Pour ce faire, cette pratique a été soumise à des règles institutionnalisées. Tout n'est pas permis et pour deux concurrents, les conditions de l'épreuve sont identiques ; les épreuves codifiées sont évaluables quantitativement (chronomètre, décamètre) et qualitativement si on le désire (style...). Le concurrent est aux prises avec l'espace et se confronte au temps et aux autres *in fine*. En tout cas, il gagne ou il perd.

D'autres pratiques d'escalade sont qualifiées de sportives dans les médias (on parle beaucoup de loisirs sportifs aussi).

À juste titre, comme l'escalade sur mur artificiel qui est une activité physique soumise à des règles car c'est une pratique de compétition ; elle devient une pratique de masse, spectaculaire, et le spectacle de nos jours est lié de façon forte au sport et à la compétition.

À tort, comme l'escalade sur blocs naturels (Bleau) ou l'escalade aseptisée en falaises car ces pratiques, physiques pourtant, dont les performances sont cotées (de 3 à 9 en France) et de surcroît de masse, ne sont pas (encore ?) soumises à des règles institutionnalisées.

Si on veut tenter de distinguer les différentes catégories d'escalade, le qualificatif « sportif ou sportive » ne pourra être utilisé que pour les pratiques déjà objets de compétition officialisée – quitte à les pratiquer en amateur de

⁹ Sur l'opposition entre les deux conceptions du sport, voir en particulier Isabelle Queval « *S'accomplir ou se dépasser, essai sur le sport contemporain* », Gallimard, 2004. Sa thèse est reprise dans *Le sport de haut niveau, un culte de la démesure* du même auteur dans le hors-série du NO cité plus haut.

façon ludique. C'est le cas de l'escalade sur SAE et non le cas pour l'escalade sur rocher naturel malgré la similitude des pratiques et les qualités physiques analogues développées par les pratiquants.

Mais ceux qui aiment la montagne, ceux qui pratiquent l'alpinisme, ont-ils jamais voulu s'intégrer au microcosme des sportifs au sens institutionnel du terme ?

Autonomie

Parler d'autonomie, à propos de l'alpinisme entre autres activités, c'est mettre en avant, non un *faire*, mais une manière d'*être*. L'autonomie s'exprime dans l'affirmation de soi d'un *sujet* à qui revient d'effectuer personnellement les choix qu'impose l'action considérée et de prendre les décisions qu'elle exige. En montagne, c'est être en mesure d'inventer soi-même le chemin - et vouloir en assumer les risques. L'autonomie est une démarche qui engage des individus.

Parler de la sorte a quelque chose de polémique car il n'en a pas toujours été ainsi. La place déterminante que l'individu a prise dans la société occidentale est le résultat d'une lente conquête sur les contraintes qui l'enserraient dans tous les domaines. Hier encore la société encadrait fortement les désirs et les motivations de chacun, imposait ses cloisonnements et ses tabous, engendrait un conformisme limitant ou canalisant les initiatives.

Le processus d'émancipation des individus n'est sans doute pas achevé et se poursuit dans le monde, mais les choses ont changé depuis que les sociétés démocratiques ont affirmé leur autonomie, leur droit de s'auto-instituer et de s'auto-déterminer. En outre, elles reconnaissent à leurs membres la capacité de choisir librement, dans les limites de la loi commune, les principes, les croyances et les conduites qu'ils

adoptent ou jugent appropriés. Dans son acception radicale qui correspond à l'étymologie du mot, l'autonomie évoque le positionnement d'une personne « qui fait ou qui est sa propre loi ». L'autonomie s'oppose à l'hétéronomie qui est dépendance à l'égard d'un autre, au-dessus ou ailleurs. Cette libération permet à l'individu de s'affirmer et à chacun « d'être soi ». Faire soi-même son chemin est devenu une ambition légitime. Elle ne va pourtant pas sans dérives.

Car l'émergence de l'individu autonome tend aussi à prendre, dans nos sociétés en mutation, la forme d'un individualisme exacerbé engendrant ce que Marcel Gauchet appelle « une pathologie de la désappartenance »¹⁰. C'est un positionnement qui, pour échapper avec ou sans révolte explosive à la pression aliénante de la collectivité, dresse l'individu dans une sublime et jouissive indépendance. Elle entend ne rien devoir à personne (Ni dieu, ni maître !) et assure que tout le possible est permis (« C'est mon choix ! », « Just do it ! »). Dans les nouveaux sports de glisse, les personnalités de ce type sont nombreuses et fascinent ; mais, depuis longtemps déjà, on voyait des alpinistes en quête d'une liberté de rupture avec les contraintes sociales.

Cependant être autonome, ce n'est pas être sans relation (s) aux autres. L'autonomie n'est pas l'indépendance d'un individu solitaire qui se prétendrait sans aucun lien. L'autonomie n'exige pas d'être sans les autres, n'isole pas, mais l'individu autonome assume les décisions, les attitudes et les orientations qu'il a prises avec ou sans les autres. Il rejette la dépendance, non la solidarité. L'autonomie relie sans assujettir. Elle n'est pas irresponsable.

La montagne, espace de liberté, c'est la possibilité offerte d'être libres et autonomes ensemble, donc responsables les uns avec les autres. Car l'autonomie suppose à la fois la liberté de tracer sa propre route et celle de se lier ou non.

L'autonomie s'apprend. Comme la liberté. À cet égard, l'alpinisme est une école. Il a une utilité sociale et une valeur

10 Marcel Gauchet. *La condition historique*, Stock, 2003, p. 313.

Autonomie (suite)

formatrice. Il faut le dire fortement dans la conjoncture actuelle où les activités sportives se développent dans une dépendance croissante à l'égard des pouvoirs économiques, soit comme sports spectaculaires de masse, suscitant une ferveur quasi religieuse (le foot en particulier), soit comme recherche des sensations de plénitude ou d'ivresse que provoquent le jeu débridé, la compétition et l'exaltation de soi aux limites du possible.

L'alpinisme, quant à lui, propose une pratique spécifique de la montagne impliquant l'autonomie et la responsabilité des personnes. Il est certes légitime que l'on puisse préférer d'autres manières de fréquenter la montagne, mais la question se pose alors de savoir s'il s'agit encore vraiment d'alpinisme. Ou faut-il considérer qu'il y a plusieurs sortes d'alpinisme ?

Libre

Il est difficile de parler du mot *escalade* sans parler du mot *libre*, tant les deux ont toujours été liés dans les débats qui ont animé le milieu des alpinistes et des grimpeurs depuis les origines. En fait les alpinistes n'ont cessé de tenter de s'affranchir d'un antagonisme paradoxal entre *le libre* et *la liberté*¹¹.

Le libre prend ses racines dans la rigueur éthique des grimpeurs de la grande époque dans les Dolomites (Preuss, Comici) et dans les « fair means » (les justes moyens, la recherche de l'élégance dans les moyens) chers aux alpinistes explorateurs anglais du début du siècle (Shipton, Tillman).

Le libre est synonyme d'éthique et donc de règles, de contraintes. À ce titre il ne pouvait et ne peut encore qu'entrer en opposition avec le concept de liberté cher aux alpinistes. Et ces derniers se sont depuis longtemps trouvés tiraillés entre des règles techniques qu'ils s'imposent à eux-mêmes au nom de la pureté technique de leurs pratiques, et un esprit libertaire qui leur fait refuser toutes règles et toutes contraintes (Voir la définition de l'escalade libre donnée par Livanos : c'est l'escalade où je fais ce que je veux ; définition plus subtile qu'il y paraît puisqu'elle n'implique pas que l'on veuille faire n'importe quoi).

Le débat sur la définition du libre est sans doute aujourd'hui devenu secondaire, voire dérisoire. Le vrai débat nécessaire est celui qu'il convient de poursuivre sur la liberté de pratique dans les sports de pleine nature et en particulier en montagne, tout en se souvenant du vieux débat sur ce qu'est la liberté : retour à l'état de nature ou dépassement des contraintes dans une société ?

L'idée que la montagne est un espace de liberté, pour les alpinistes comme pour les réfugiés politiques de toutes sortes, est à rapprocher du lien très fort entre nature et liberté. La vie dans la pleine nature a toujours symbolisé la liberté (Voir par

11 La notion de libre a récemment donné lieu à une intéressante discussion sur le réseau « sportsnature.org ». Nous donnons ici un extrait de la contribution de Frédéric Bartczak : « Pour ma part, il me semble que cette notion « d'activité libre » est une référence à Pierre Parlebas (1981, Contribution à un lexique commenté en sciences de l'action motrice, Paris, INSEP, 304 p.) qui distingue deux grands types de jeux sportifs : les « jeux sportifs institutionnels » (consacrés par l'institution) et les « jeux sportifs traditionnels » (rejetés et négligés par l'institution). Il présente aussi des « activités physiques libres » : « Ces activités possèdent un double statut : un statut institutionnel dans la mesure où elles ont été mises en règle par les fédérations qui se sont emparées d'elles, le statut traditionnel dans la mesure où une pratique « libre » et sans règlement persiste fréquemment de façon intense. Les attitudes et les modalités de pratique associées à ces deux orientations sont profondément différentes... ces jeux sportifs sont apparus et se sont répandus en dehors des instances officielles. Devant l'intérêt qu'ils suscitaient, l'institution sportive les a « récupérés » en leur offrant en retour ses moyens, ses équipements, son organisation et sa légitimité. [...] Une réaction inhabituelle est cependant apparue : la résistance des pratiquants, et notamment des jeunes, à la phagocytose sportive. Un nombre sans précédent d'amateurs refuse de passer sous les fourches caudines des fédérations. Ce phénomène est flagrant dans les pratiques de pleine nature. [...] Cette dualité de statuts [...] traduit une opposition entre une conception ancienne et des désirs nouveaux. »

exemple le film récent « *Le dernier trappeur* »), sans doute parce que la nature est perçue comme le monde hors les hommes. Le paradoxe est que la survie dans la nature oblige au respect de certaines règles et contraintes. Il y a deux possibilités : soit s'adapter à la nature, soit adapter la nature à nos besoins. Le problème est que l'adaptation à la nature est perçue comme la solution qui mène au plus de contraintes et de règles, comme la solution la plus liberticide. Pour se sentir libre, pour se sentir libéré des contraintes de la société, on veut se sentir libre de tout, et l'on modifie souvent de manière irréversible le milieu qui assure la liberté.

Cette revendication de la liberté, même au prix de comportements paradoxaux, est plus que jamais un problème incontournable. Elle est au centre de toutes les activités sportives de nature. Les responsables politiques le savent, qui doivent faire face à ce problème. Au dernier congrès de l'ANEM à Bastia, un maire de montagne demandait : « Comment allons-nous exercer nos responsabilités, à l'avenir, comment allons-nous encadrer le surf et les nouvelles glisses qui exigent d'avantage de liberté ? » Davantage de liberté et non davantage de libre !

En fait il semble bien que la liberté est à la racine de l'expérience sportive, dans la mesure où celle-ci est expérience du corps dans un jeu et donc hors de toute utilité sociale et économique¹². «Ce qui est en question, dit le philosophe Alexis Philonenko, c'est la liberté humaine. Le religieux et le sacré sont la fleur de la liberté [...] La liberté est la réalité la plus sacrée et la plus riche qui soit. Sans doute la seule chose qui mérite le sacrifice de la vie - mais non dans un esprit gladiateur.» Celui qui découvre le sport ressent profondément cette ouverture sur la liberté. À partir de là, il peut y avoir deux réactions possibles.

1) Soit cette liberté nouvelle fascine, le sport devient une passion,

souvent renforcée par la reconnaissance sociale qu'il peut apporter. Et ce lien très fort entre sport et liberté va souvent pousser vers la conception presque idéalisée du « sport comme je veux et où je veux » dans les «activités physiques libres»¹³.

2) Soit cette liberté fait peur, et le pratiquant va chercher refuge dans des activités le plus encadrées et réglées possibles.

Ceux qui défendent les pratiques de la montagne fondées sur l'autonomie et la liberté ne doivent pas oublier que bon nombre de pratiquants n'ont pas envie d'être libres et autonomes et sont heureux de dépendre techniquement et intellectuellement d'autres acteurs de leur domaine. La dépendance et la servitude morales et intellectuelles sont rassurantes et reposantes. Les marchands de l'aventure sans risque et de ses simulacres prospèrent sur l'angoisse que suscite souvent la liberté vraie.

On a le droit de réclamer que place soit laissée à l'alpinisme dans sa forme la plus belle, celle qui oblige le pratiquant à imaginer sa liberté, c'est-à-dire à imaginer soi-même son ascension pour la réaliser ensuite en toute autonomie. Mais il faut admettre aussi que l'on doit laisser une place aux sports non imaginatifs, ceux où justement on n'a pas à se demander « où est-ce que je veux » et « comment est-ce que je veux ». Ceci pour deux raisons : il n'y a rien de déshonorant à pratiquer ces sports, et beaucoup d'alpinistes aujourd'hui recherchent les deux types de pratiques.

La **Lettre de l'OPMA** est publiée avec l'aide des abonnés et le soutien financier de : Fédération des Clubs Alpins Français, Comité Rhône-Alpes de la Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade, Groupe de Haute Montagne, PETZL, Union des Centres de Plein Air, Syndicat National des Guides de Montagne.

Membres de l'OPMA :

Bernard AMY, Gérard CRETON, Michel ECHEVIN, Georges ELZIERE, Delphine FABBRI, Alain GHERSEN, Olivier HOIBIAN, Claude JACCoux, Paul KELLER, Jacques MARIN, Gilles ROTILLON, François VALLA, Bernard VARTAGNAN.

Membres correspondants :

Pierre CHAPOUTOT, Erik DESCAMP
Jean-Pierre FEUVRIER, Robert PARAGOT
Claude REY

12 Voir à ce sujet dans le hors série du NO une interview du philosophe Alexis Philonenko, puis l'article de Pascal Duret justement intitulé «Le sport, comme je veux et où je veux !»

13 Voir ci-dessus la citation de la note de bas de page n° 6

En conclusion :

Faut-il clarifier le vocabulaire ?

Les termes ayant toujours émergé du milieu des pratiquants – comme toujours dans les phénomènes linguistiques, des noms prennent, d'autres ne prennent pas – force est de constater que les passionnés de la montagne se sont jusqu'ici bien accommodés du seul mot escalade et paraissent satisfaits par les ajustements que permettent les adjectifs en cours. Tout se passe comme si le milieu avait toujours résisté au morcellement de ses pratiques et donc en particulier à la différenciation par le vocabulaire. Ceci soit pour des raisons symboliques (de même que le jeune soldat part à la guerre avec dans son sac son bâton de maréchal, sur le mur du gymnase ou dans l'arbre de l'accrobranche on se rêve déjà alpiniste), soit pour des raisons politiques (« ratisser large » et rassembler un maximum de pratiquants).

Si cette utilisation d'un vocabulaire relativement pauvre a longtemps permis d'aider à maintenir la cohésion du milieu¹⁴, elle a aujourd'hui des effets pervers, ou plutôt elle renforce des effets pervers déjà connus :

* elle masque un déséquilibre grandissant entre les pratiques, et fait oublier la nécessité d'avoir des espaces physiques différents pour des pratiques différentes.

* elle permet de s'affranchir du nécessaire débat sur les cultures différentes à l'œuvre dans les différentes pratiques.

* elle donne une fausse impression de continuité technique entre les pratiques : parce que l'on s'est adonné à une pratique, on croit pouvoir se lancer dans toutes les autres parce qu'elles ont le même nom¹⁵

* elle laisse croire que les aspects positifs de certaines pratiques s'appliquent automatiquement aux autres. Le « libre à la Preuss » est la plus écologique des pratiques ; ceci ne veut pas dire que l'utilisation de l'adjectif libre rend toute pratique écologique : l'escalade sportive dite libre, qui oblige à une transformation radicale du milieu est sans doute la forme d'escalade la moins écologique que les grimpeurs aient inventée, alors même qu'elle est considérée comme la quintessence du libre. L'escalade sportive moderne a permis une extraordinaire élévation du niveau technique des grimpeurs rochassiers (on est loin aujourd'hui de Messner réclamant l'ajout d'un 7^{ème} degré à l'échelle de cotation) ; ce n'est pas pour autant que les autres types d'escalade ont automatiquement bénéficié du même progrès technique.

Ce sont ces effets pervers qui rendent peut-être aujourd'hui nécessaire une clarification du vocabulaire, laquelle clarifierait à une discussion de fond sur les pratiques. Reste à savoir comment le vocabulaire pourrait être clarifié.

On ne modifie pas une langue *manu militari*.

Abonnement : **16 Euros** ;

Abonnements de soutien : à partir de **32 Euros**

Nom ou raison sociale :

.....

Adresse :

.....

Code postal

verseEuros pour abonnement à
"La Lettre de l'OPMA"

Règlement par chèque établi à l'ordre de "La Lettre de l'OPMA".

A retourner à **OPMA - Maison de la montagne**
3 rue Raoul Blanchard 38000 Grenoble

14 Malgré les tendances sécessionnistes ; voir par exemple les efforts de l'escalade de blocs à Fontainebleau pour devenir une discipline indépendante de l'alpinisme

15 C'est ce que Corneloup appelle « l'effet Nicolas Hulot ».